

nourriture ne subissait jamais la moindre modification : elle se composait d'une livre de pain et d'une demi-livre de lard salé, mangés sur le pouce, entre huit et neuf heures du soir, avant de prendre son repos quotidien.

Au scandale de nos paysans bourguignons, il ne buvait que de l'eau.

Dès le début de ses pérégrinations dans le département de l'Yonne, cette « manie, » comme ils disaient, lui avait fait le plus grand tort.

Les uns prétendaient que c'était par hypocrisie, d'autres affirmaient que c'était en pénitence d'un crime épouvantable, d'autres encore, que le père Petit-Jean était rongé de maladies ; tous déclaraient enfin que sa tempérance avait une cause invouable ; car nos vigneronniers n'admettent pas qu'un honnête homme, sain de corps et d'esprit, renonce volontairement au doux jus de la treille.

Et ce que le vulgaire ne comprend pas, il est toujours disposé à le mal interpréter.

Plus d'une fois on tenta de jouer au vieux colporteur des tours des campagnes : remplir d'eau-de-vie ou de vinaigre sa gourde ; l'enfermer, lui, pendant vingt-quatre heures, dans sa chambre, sans autre boisson qu'une bouteille de vin, sans autre comestible qu'une aile ou une cuisse de volaille. Mais, soit parti pris, soit répugnance invincible pour tout ce qui n'était pas sa sustentation habituelle, le père Petit-Jean demeurait à jeun ; et, s'il reconnaissait l'impossibilité de sortir de sa prison sans effraction, il attendait patiemment qu'on lui vint ouvrir la porte.

De cette façon, il finit par mettre les rieurs de son côté. On s'accoutuma à lui. Sa politesse, sa complaisance, sa ponctualité lui valurent l'estime générale.

On oublia qu'il était d'une lésinerie sordide. Cette lésinerie fut attribuée à la pauvreté ; et au moment où nous l'avons présenté à nos lecteurs, le père Petit-Jean comptait, sur tout le parcours depuis Montereau — Faut — Yonne jusqu'à Cruzy-le-Château, des milliers d'amis et pas un ennemi.

Mais que faisait-il au delà du département de l'Yonne ? c'est ce que tous ignoraient et ne s'inquiétaient probablement guère de savoir.

Aux interrogations accidentelles qui lui étaient posées sur ce point, le père Petit-Jean répondait, en branlant la tête :

— Hé ! hé ! je fais chaque année mon tour de France.

Cela coupait court aux indiscretions des curieux.

Adroit à tous les exercices du corps, le colporteur nageait fort bien.

Aussi, après avoir enfoncé dans l'étang de Froidfontaine revint-il promptement à la surface de l'eau qui bouillonnait en exhalant autour de lui des gaz délétères.

D'abord, le père Petit-Jean crut qu'il lui serait facile de sortir du trou où il était tombé.

Sa seule préoccupation fut d'avoir gâté son pantalon, et peut-être déchiré son bourgeon.

Quant au bâton, il l'avait encore à la main :

— Par bonheur, se dit-il, que j'avais eu la précaution de laisser mes souliers sur les bords. Ils seraient tout abîmés.

Et notre homme se met à nager vers un tronc de saule verdoyant, éloigné de cinq ou six mètres seulement de la rive.

Mais, en approchant, il sent ses jambes embarrassées, comme si elles eussent été prises dans de la gélatine.

Les bulles d'air méphitiques montaient de plus en plus, à mesure qu'il avançait.

Il s'accroche au saule, qui cède et plonge dans une mare de boue visqueuse.

Petit-Jean veut rebrousser chemin.

Impossible.

La vase le serre, le presse de toute part.

Il se débat, elle s'élève jusqu'au dessous de ses aisselles.

Avec son bâton il essaie de se créer un point d'appui, et le bâton descend, descend sans rencontrer le fond.

La position est terrible.

Pourtant, à quelques brasses, est la terre ferme, toute radieuse des splendeurs d'un beau jour d'été.

Petit-Jean abandonne son bâton, rassemble ses forces, et tente un élan avec l'énergie du désespoir. Infructueux, malheureuse tentative qui double le danger ! le gouffre veut sa proie. Il se courrouce de ces efforts, agite l'eau qui le couvrait encore à la surface reflue, en clapotant dans ses profondeurs, il sert la misérable victime, l'enlace comme un serpent, l'empêtre dans ses inextricables glus, l'aspire, la suce, la tire, pour ainsi dire par les pieds.

La bourbe dépasse maintenant les épaules de Petit-Jean.

Dans un instant, elle l'étouffera.

Il est à demi asphyxié.

L'infortuné réclame du secours.

La mort dans la tempête, sous un ciel sombre, au milieu des éléments irrités, c'est horrible ; mais la mort devant une nature calme, souriante, éclairée, dorée par les feux vivifiants du soleil, c'est épouvantable.

— Au secours ! répéta le colporteur, fermant les yeux après cet appel suprême, et murmurant comme dans un dernier soupir :

— Ma pauvre Aurélie ! que deviendra-t-elle ?

V

L'AMOUR D'UN COLPORTEUR.

La tête du colporteur s'égarait ; ses yeux se brouillaient, les affres de la mort ensévrèrent son cerveau, quand des aboiements prolongés descendirent du bois vers lui.

— Au secours ! au secours ! proféra-t-il d'une voix stranguée.

Bientôt deux gros chiens bondirent hors de la futaie. En apercevant l'homme qui se noyait, ils coururent vers les marais d'un commun accord, se jetèrent dans l'étang, en suivant les parties où l'eau était plus profonde, et avec ce merveilleux instinct dont la Providence a doué quelques-uns de leur race, ils parvinrent sans s'embourber jusqu'au voyageur, le saisirent par son vêtement et le remorquèrent sur la prairie grâce à leur vigueur extraordinaire.

— Holà ! holà ! Tempête ! Ouragan ! Où êtes-vous, mes beaux ? Où êtes-vous ? demanda un individu qui sortait alors de la forêt.

Les chiens se mirent à hurler en léchant le corps insensible du père Petit-Jean.

— Tiens, dit le nouveau venu, découvrant tout à coup ce corps ; tiens, le colporteur d'hier. Ce brave homme se sera fourvoyé dans les marais.

En disant ces mots, il s'agenouillait près du colporteur et lui tâta le pouls.

— Par ma foi, fit-il au bout d'une minute, je crois que j'arrive à temps. Le bonhomme respire encore. Essayons de le ranimer :